

Beñadin HIRIART-URRUTY, Prisonnier de guerre de 1940 à 1945

Numéro de prisonnier (*Gefangennummer*) : 25795

Nom du camp (*Lager-Bezeichnung*) : A.K. 796

M-Stammlager VII, Moosburg (Bavière)

Par Jean-Baptiste HIRIART-URRUTY

(2011)

Résumé.

Jean-Baptiste Hiriart-Urruty est Professeur de mathématiques à l'université Paul Sabatier de Toulouse. Il est le fils de Beñadin Hiriart-Urruty (1909-1983) qui fut prisonnier de guerre en Allemagne de 1940 à 1945. Il a retracé ici quelques péripéties de cette période de captivité de son père, en s'appuyant sur ses souvenirs d'enfance, des lettres retrouvées dans sa maison de famille et diverses archives consultées.



Genèse.

Je suis né presque cinq années après la fin de la deuxième guerre mondiale, à la maison dénommée *Joanes-Ederraenia* de Hasparren (au quartier Hasquette) ¹. Mon père, mobilisé fin août 1939, fut fait prisonnier en juin 1940 et resta ensuite en captivité en Allemagne pendant cinq longues années (de 1940 à 1945) ; il se maria un an et demi après son retour.

Parlait-il lui-même de cette période ? Non, pas vraiment. Tout d'abord, il était d'un caractère silencieux, un « taiseux » comme on dit ; un trait de caractère dont j'ai hérité (et que je considère comme une qualité plutôt qu'un défaut). Néanmoins, les travaux à la campagne, auxquels j'ai participé tout au long de mon enfance, adolescence et même jeunesse, furent l'occasion d'entendre, à l'occasion, des témoignages ou récits de sa période de captivité. Tout d'abord, c'était au moment de la pause goûter l'après-midi (= *arratsaldekoa*) où, entre des travaux des champs, il se laissait aller à des évocations sur la manière de travailler en Allemagne. L'autre occasion était le soir au souper, après les travaux des champs, lorsque les voisins qui étaient venus donner un coup de main dans la journée restaient manger. Beñadin Lohiague, dit *Puntto*,

¹ Hasparren est une grosse bourgade de l'intérieur du Pays basque, située à environ 25km de Bayonne.

était l'un de ceux-là. Là, ils parlaient entre eux, chacun évoquant son expérience, commentant les événements passés. Il y avait d'autres prisonniers de guerre, mais aussi des évadés vers l'Espagne, ou simplement des personnes qui avaient vécu l'époque de la guerre à Hasparren. Et moi, petit garçon, j'écoutais et buvais leurs paroles. C'est ainsi que je connaissais les noms de Churchill, Staline, de Gaulle, et même Joukov ², avant de les avoir étudiés en cours d'histoire à l'école. Les visites d'autres anciens prisonniers de guerre à la maison, de la famille essentiellement, étaient aussi l'occasion d'en apprendre sur les diverses expériences des uns et des autres.

Je ne suis pas historien professionnel, mais j'ai toujours eu du goût pour l'histoire, notamment celle de la deuxième guerre mondiale ; ce que j'ai entendu pendant mon enfance en a sans doute été une des raisons. Plus tard, j'ai lu beaucoup de livres sur le sujet et continue encore à le faire. Ce que je raconte ci-dessous est composé de souvenirs personnels, que je mets en perspective dans un contexte général (du Pays basque, de la deuxième guerre mondiale). Bien sûr j'ai aussi consulté des archives (locales, départementales, nationales, parfois en Allemagne) et utilisé les possibilités offertes par Internet.

Ce qui est évoqué dans le texte présent ne concerne qu'une partie des acteurs de la deuxième guerre mondiale, celle des prisonniers de guerre en Allemagne. Il y a des études très fouillées sur d'autres acteurs comme les résistants ou les FFI, les déportés, les STO, etc.

A côté d'excellentes études générales comme le livre d'Y. Durand [1] ou [7], j'ai essayé de trouver localement, au Pays basque, des témoignages ou traces écrites. Je n'ai pas trouvé grand-chose, malgré la compilation de P. Ipuay (sur tous les aspects de la deuxième guerre mondiale à Hasparren) [11], des livres comme [2, 3, 4, 5, 6] et le film-documentaire [13]. Je ne suis même pas sûr que les listes de prisonniers de guerre que j'ai pu consulter soient tout à fait complètes. Ce que j'écris n'a donc qu'une simple valeur de témoignage. C'est aussi, de ma part, une manière de rendre hommage à tous ces jeunes qui ont pris de plein fouet les événements de la guerre, lesquels leur échappaient complètement, dont ils ont été les acteurs involontaires ou les victimes, et dont les conséquences ont été perceptibles bien des années après la guerre.

Le contexte général.

En 1940, plus de 1 800 000 soldats français ont été faits prisonniers. 1 600 000 d'entre eux ont ensuite connu la captivité en Allemagne, près de 1 000 000 pendant cinq ans, ce sera le cas de mon père. Un point assez étonnant est que la majeure partie de l'armée française, pourtant l'une des plus grandes du monde, a été capturée d'un coup. Jamais dans l'Histoire, en aussi peu de temps (mai-juin 1940), un aussi grand nombre d'hommes n'était tombé aux mains de l'ennemi.

² Le maréchal G.K. Joukov (1896-1974) participa à l'assaut final sur l'Allemagne en 1945, prenant Berlin en avril. C'est lui qui reçoit la capitulation de l'Allemagne pour l'Union soviétique.

Les origines géographiques des prisonniers de guerre (les PG en abrégé) montrent qu'ils viennent de toutes les régions de France. Ils sont également issus de tous les milieux et de toutes les professions. La plupart des PG ont entre 20 et 40 ans (65-70% sont jeunes, entre 25 et 35 ans), et la moyenne d'âge s'établit un peu au-dessus de 30 ans. C'est le cas de mon père, qui a 30 ans lorsqu'il est fait prisonnier.

Privés de liberté, ils ont connu la faim, l'exil en terre étrangère, une séparation du foyer d'autant plus difficile qu'elle semblait devoir, d'année en année, se prolonger sans fin.

Les PG ont vécu au cœur de l'Allemagne, en contact forcé avec la population ; ils ont donc été les témoins du vécu des allemands (dans leurs foyers), de leurs perceptions de la guerre, de l'évolution des conditions de vie, du sort infligé aux prisonniers de guerre, lequel variait suivant les nationalités (les russes étaient les plus durement traités).

Pour la plupart des prisonniers du Pays basque, c'était la première fois qu'ils subissaient un si grand éloignement. En effet, mis à part quelques sorties à Lourdes, Bordeaux, au Pays basque espagnol pour les frontaliers, et les deux années de service militaire, ils n'étaient jamais sortis de chez eux. D'ailleurs, le service militaire restait marqué dans les esprits des jeunes basques, les *soldadoko lagunak* (= les amis du service militaire) restaient parfois des relations pour le restant de leur vie, occasionnant même des mariages (un tel qui se marie avec la sœur d'un *soldadoko laguna*). Dans le même esprit il y aura les *presoner lagunak* (= les amis prisonniers de guerre), rencontrés certes dans une période plus longue et dans des conditions plus difficiles que pour le service militaire.

Chaque prisonnier a vécu sa captivité selon les lieux, les circonstances, son tempérament et sa « culture ». Ils ont en tout cas montré une grande capacité d'organisation, d'entraide, et aussi de débrouillardise, comme le montreront certaines des anecdotes que je relaterai plus loin.

Le retour au foyer, après plus de cinq années de séparation, sera également vécu de manières diverses : difficultés de réadaptation pour certains, distanciations par rapport aux épouses ou enfants pour d'autres, ... il faut refaire une vie, comme si on « repartait de zéro » (expression que j'ai entendue plusieurs fois).

Les anciens PG auront aussi quelques difficultés à faire reconnaître leurs statuts, à faire prévaloir leur captivité pour une pension de retraite, à toucher leur « pécule » ... Les associations d'anciens PG seront très actives après guerre, leurs congrès très suivis.

Le contexte à la maison *Joanes-Ederraenia* de Hasparren.

Joanes-Ederraenia est une petite exploitation agricole du quartier Hasquette à Hasparren, comme il en existe beaucoup à Hasparren. Elle comporte à peine cinq hectares et demi de terres, vallonnées pour la plupart, et encore est-ce après l'achat de la prairie *Gilenia* en 1954, par mon père à la famille Mathieu (propriétaire de la maison *Bartzalundea*), après la naissance du troisième enfant Anne-Marie. Je me suis souvent demandé comment une famille pouvait vivre sur une exploitation si petite ;

il est vrai que pendant des générations (précédant celle de mon père), le travail de la ferme était complété par un travail à domicile fourni par les fabricants de chaussures de Hasparren.

Quoi qu'il en soit, aux débuts de la guerre, comme d'ailleurs bien après, c'est ce que j'appellerais une petite polyculture de survivance qu'il y a à *Joanes-Ederraenia* : des céréales (un peu de blé, puis du maïs), un potager, de la volaille et des lapins, quelques vaches laitières et de trait,... ; la vie est marquée par les travaux des champs au rythme des saisons : labours de printemps, foins, regains, fougères,... Le travail est rude, tout se fait à la main ou avec les bêtes. Il n'y a jamais eu de tracteur à *Joanes-Ederraenia*.

Qui y-a-t-il à la maison ? Le père (de mon père) est décédé en 1917 (de la grippe espagnole ou de la fièvre jaune, je ne sais plus) ; sa mère décédera en 1940, durant les premiers mois de captivité en Allemagne ; St Martin (*Xemartin*), célibataire, qui se mariera après-guerre à la maison *Manttenutea* au quartier Celhay de Hasparren ; Hélène (*Elena*), célibataire, qui se mariera également après guerre à Celhay, à la maison *Kaminoa*. Notre famille a ainsi toujours gardé des relations particulières et suivies avec le quartier Celhay.

En 1939, au moment de la mobilisation, mon père a 30 ans (il est né le 23 février 1909), il est célibataire ; il se mariera au retour de captivité, en octobre 1946.

Quel était le contexte à Hasparren ? Juste avant la guerre, les habitants de Hasparren sont essentiellement des agriculteurs et des ouvriers en usines de chaussures. Ils sont généralement peu éduqués, sous la coupe morale des patrons d'usines et des religieux. Certains témoignages sur l'emprise des religieux sur les consciences et les comportements à l'époque sont assez édifiants à lire aujourd'hui (*cf.* [12] par exemple) ; Il est vrai que le contexte évoqué pour l'avant-guerre a continué bien après la guerre jusqu'à la « fracture » de 1967, précédant au Pays basque celle de 1968.

La mobilisation.

Mon père avait fait son service militaire dans les années 1930-1931, son dossier militaire indique qu'un « certificat de bonne conduite » lui fut accordé (numéro de matricule de recrutement 1368). Plus tard, du 4 au 24 septembre 1933, il fera une « période d'exercice ».

L'appel à mobilisation (le « rappel à l'activité ») est arrivé le 26 août 1939. Mon père, comme beaucoup d'autres *hazpandars*³, est rappelé à Bayonne. Il est affecté au 9^{ème} bataillon des Chasseurs Pyrénéens, dépôt 183, où l'« arrivée au corps » est datée du 28 août 1939. Ils y resteront quelque temps. Le gradé qui les commande est compréhensif, il les laisse retourner à leurs travaux de ferme pendant la journée, à l'époque des *iratzeketak* (= couper et ramasser les fougères) notamment, à condition de revenir à leur garnison pour la nuit. C'est ainsi que ces soldats faisaient l'aller-retour de Bayonne, tous les jours, à vélo... suivant des trajets qui

³ *Hazpandar* est le nom des habitants d'Hasparren.

leur paraissaient les moins fatigants. J'ai en effet entendu dire à mon père qu'il valait mieux passer « par en-bas » à Briscous ⁴, pour éviter des montées d'autres circuits... Les vélos étaient sans dérailleur, à pignon fixe. J'ai moi-même utilisé ce vieux vélo rustre quand j'étais étudiant à Pau... Il était tellement peu convoité qu'on ne me l'a jamais volé, même lorsque je le laissais sans attache à la gare ferroviaire de Pau.

La période qui a précédé la déclaration de la guerre est très bien analysée dans le petit livre de l'historien anglais R. Overy [10] ; on y trouve le récit, heure par heure, des derniers jours de paix en 1939.

La guerre est déclarée le dimanche 3 septembre 1939. Il fait très beau à Hasparren, comme ailleurs en France.

Fait prisonnier.

16 juin 1940 : c'est le jour où Beñadin Hiriart-Uruty, mon père, est fait prisonnier par les allemands. Cela se passe à Urchenheim, un petit village au Nord-Est de Colmar en Alsace. Un document des archives militaires de Berlin indique, en allemand, sa date de naissance, les noms et prénoms du père et de la mère, l'adresse, le grade à l'armée (soldat 2^{ème} classe), le numéro du régiment (2^{ème} compagnie des Bataillons Chasseurs des Pyrénées), l'état de santé (« bonne »). Le même jour ou le lendemain, au même village ou dans des villages voisins (Künheim, Raedershiem, Widenschlen, Biesheim), sont faits prisonniers d'autres soldats basques tels :

André Beyries, même classe que mon père et ami, et que l'on retrouvera plus loin, de Hasparren ;

Raymond Guilsou, de St Pée-sur-Nivelle ; Dominique Etcheverry de Hasparren ; Jean Amestoy de Hasparren ; Jacques Sallaberry de Hasparren ; Joseph Lasalde de St-Pée-sur-Nivelle, etc.

Ils sont tous du même âge, à un an près, et de la même compagnie.

Le même document indique que ces prisonniers sont au Stalag V/A à Ludwigsburg le 23 juin 1940 ⁵. Ensuite, c'est au Stalag VII A de Moosburg en Bavière que sera affecté mon père (n° 25795), avant d'être détaché dans des commandos de travail (Arbeit Kommando) dans la région de Munich. Un document obtenu en Allemagne (à Internationaler Suchdienst, Bad Arolsen) indique « *qu'il a été employé et enregistré du 18 juillet 1940 jusqu'à une date non indiquée à Maisach, Domaine Gernlinden près de Munich, arrondissement de Fürstfeldbruck* ». C'est ainsi que commence une longue période de captivité, qui durera cinq années.

Quel est le contexte de la guerre ces jours-là ?

Juin 1940 est l'aboutissement de ce qu'on appela la « drôle de guerre » (en allemand *Sitzkrieg* = guerre assise), qui dura une dizaine de mois et qui vit la débâcle de l'armée française. Le 16 juin, Paul Reynaud a démissionné ; le Président

⁴ Briscous est un village situé entre Bayonne et Hasparren.

⁵ *Stalag* ou *Stammllager* : camp pour les soldats ou sous-officiers.

Albert Lebrun désigne Philippe Pétain comme Président du Conseil après la démission de Paul Reynaud ; c'est la fin de la bataille de France pour les aviateurs. Le 17 juin : Pétain lance un appel à « cesser le combat », de Gaulle part pour Londres. Le 18 juin, c'est le fameux appel de Londres par de Gaulle. Le 22 juin est signé l'armistice. Rappelons que la guerre avait été déclarée le 3 septembre 1939.

Avaient-ils combattu ? Pas vraiment... J'ai entendu dire à mon père qu'ils disposaient chacun d'un fusil (un Lebel sans doute) et de... deux cartouches.

L'acheminement vers l'Allemagne se fit à pieds puis en train. La population, une partie du moins, traitait les prisonniers avec haine, en allant même leur cracher dessus. C'est là qu'on mesure les effets de la propagande, de l'endoctrinement des cerveaux... J'ai entendu plusieurs fois de la bouche de mon père cette phrase, pour cette période et pour plus tard : « *Pourtant, nous n'avions rien contre eux, ils n'avaient rien contre nous...* ». Ceci me rappelle ce que disait G. Clémenceau (ou quelqu'un d'autre) à propos des acteurs d'une guerre : « *La guerre est décidée par des gens qui se connaissent entre eux mais ne se combattent pas, elle est faite par des gens qui ne se connaissent pas mais se combattent* ».

Au Stalag VII A de Moosburg en Bavière, ils sont plus de 30 000. Ils sont désormais des KG (*Kriegsgefangenen*), sigle qui restera marqué sur leur capote. Cette capote marquée de KG et un éventuel calot seront leur signe de distinction. A l'arrivée au stalag, ils sont dépouillés de tout... toutefois, mon père mentionne qu'on lui laisse son rasoir, cette lame coupante qui pouvait être dangereuse, y compris pour eux-mêmes ; j'ai connu ce rasoir qu'il a gardé bien après la guerre. Parmi les choses dont il avait été dépouillé et qui lui manquaient le plus figurait la ceinture du pantalon... Un marchand de laisses de chiens lui en laissera une ; il faut croire qu'elle fut solide car elle dura toute la période de captivité et pendant des années après la guerre.

J'ai lu que les prisonniers de guerre, à leur arrivée aux stalags, étaient rasés et photographiés, tenant chacun une ardoise au niveau de la poitrine avec leur numéro-immatriculation. Si c'est le cas, cette photo de mon père existe forcément quelque part dans les archives ; malgré mes recherches, je n'ai pas réussi à la trouver.

Affectation à des Kommandos.

La profession de mon père était « cultivateur »... Les prisonniers, à partir de leurs stalags, furent affectés, par groupes de 15-20, sous forme de Kommandos, dans des fermes, des usines, ou autres, suivant leurs professions (véritables ou avouées). Mon père fut donc affecté dans un Kommando dans une grande ferme à *Gut Gernlinden*, près de Munich ⁶. Le propriétaire, un dignitaire nazi, n'y faisait que quelques apparitions. Les autres travailleurs de la ferme étaient des villageois employés. Il n'y avait pas que des cultivateurs dans le Kommando, certains

⁶ Gernlinden est à 2 km de Maisach et à 5 km de Olching, à une trentaine de km au Nord-Ouest de Munich. Le camp de concentration de Dachau n'en est pas très loin.

prisonniers avaient bien compris qu'il valait mieux aller dans une ferme que dans une usine, ils eurent d'ailleurs du mal à se mettre aux durs travaux agricoles.

Les prisonniers de guerre étaient enfermés le soir dans un maison-baraquement, ils y couchaient sur de la paille. Parmi les travaux évoqués par mon père, j'ai retenu la traite des vaches, les travaux dans la forêt et la culture des pommes de terre.

La traite des vaches avait lieu très tôt le matin, dans un froid glacial tel qu'on peut l'imaginer en Bavière. J'ai entendu dire mon père qu'il ne fallait pas poser la main sur des poteaux métalliques de l'étable car la peau y restait collée... Tirer le lait était une bonne occasion de se nourrir en cachette, directement à partir du pis des vaches... en voilà une connexion producteur-consommateur sans intermédiaire !

L'hiver, les travaux de bois dans les forêts étaient marqués par le froid et la neige. Dans une carte-lettre de mars 1944, mon père écrit : « *Je me souviendrai de ces hivers en Allemagne, avec la neige jusqu'aux genoux* ». Le premier hiver de captivité, en 1940-1941 ⁷, il eut les pieds gelés ; il s'en sortit en étant soigné par un jeune médecin, « *dont j'ai beaucoup appris* » disait-il.

Je l'ai aussi entendu parler du comportement de ses co-prisonniers, certains qui souffraient car peu rompus aux travaux agricoles, d'autres assez astucieux pour donner l'impression qu'ils sont toujours en train de faire quelque chose alors qu'ils ne font rien (« *toujours un bout de bois à la main* »...). Il est vrai que cela n'est pas propre aux prisonniers en captivité et que nous avons tous connus, dans nos activités professionnelles, de telles attitudes au travail. Une entraide et solidarité entre co-prisonniers se manifeste néanmoins, autour du travail, des partages de nourritures ou d'échanges autour des « *popotes* » ⁸. Outre les souvenirs de leurs coins respectifs, ils peuvent être amenés à faire des projets, pour l'après-guerre par exemple. Ainsi, un co-prisonnier, originaire de la frontière franco-suisse, indique à mon père et à ses camarades : « *Un jour, je te ferai faire un coup...* » ; cela signifiait dans son esprit une opération financière en liaison avec la Suisse. Il n'en fut rien, bien entendu.

La culture des pommes de terre était aussi une des grandes activités de la ferme. Un croquis, dessiné par un autre prisonnier, malheureusement perdu, montre mon père conduisant des chevaux, une nuée de pommes de terre jaillissant derrière l'attelage... Travailler avec des chevaux était inhabituel pour mon père. En effet il n'y en avait pas à *Joanes-Ederraenia*, il n'y en a pas eu non plus après la guerre ; cela dépendait des habitudes et aussi des goûts des cultivateurs. Autour de chez moi, j'ai connu des chevaux, tout le temps, à la maison *Latsaldia* (famille Cornu) et à la maison *Hiriart-Urruty Bihotxenia* (famille Lagrenade).

⁷ Les hivers de la seconde guerre mondiale ont connu une sévérité supérieure à la moyenne des conditions thermiques habituelles. Les hivers 1940-1941 et 1941-1942 furent particulièrement froids en Europe occidentale.

⁸ Dans l'argot militaire, « *popote* » désigne l'endroit où l'on prend les repas. Ce terme était déjà très utilisé dans les récits de la première guerre mondiale.

De l'utilité d'être dans une ferme.

Etre et travailler dans une ferme offraient des possibilités de rapines, donc de tromper sa faim et les privations ! Dans une lettre-carte, mon père écrit : « *ce qu'on nous donne ici est presque toujours immangeable* », pourtant lui comme ses coprisonniers n'étaient pas du genre difficile pour ce qui concerne la nourriture. Une de mes cousines a entendu mon père raconter comment il avait été amené à manger des pommes de terre crues.

Certains prisonniers étaient d'ailleurs des experts en vols ou détournements en tout genre, tel Etcheverry de Hasparren, que mon père aimait bien, et dont les astuces étaient diaboliques.

Je commence par l'histoire des œufs. Voler et manger un œuf étaient des objectifs qu'un prisonnier à la ferme ne pouvait laisser passer... Les gardiens s'aperçoivent de la disparition ou de la diminution des œufs et procèdent à une fouille des dortoirs et des effets des prisonniers... Aucun résultat. Et pour cause : les œufs étaient cachés dans les chaussures, enfoncés dans leurs bouts !

Une autre fois, à l'occasion de travaux dans la forêt, c'est un cerf qui est capturé, cuit et mangé dans sa totalité... « *larrua bakarrik utzirik* » (= « en ne laissant que la peau »). Oui mais, comment se débarrasser de la peau ? Elle est d'abord cachée en sortant de la grange où étaient enfermés les prisonniers, puis enterrée dans les champs.

Une autre anecdote, que j'aime bien car elle montre à la fois l'imagination des prisonniers et une certaine forme d'humour, est celle des pommes. Des pommes sont stockées derrière des barreaux d'une pièce, suffisamment loin des barreaux pour qu'on ne puisse pas les attraper à la main. Pourtant, le tas de pommes diminue. Les prisonniers avaient imaginé la méthode suivante : ils avaient confectionné un long bâton, une sorte de gaule de pêcheur, au bout duquel ils plantaient un clou : ils passaient cette gaule avec le clou à travers les barreaux, piquaient des pommes qu'ils ramenaient une à une, et, à la fin, retiraient le clou et rangeaient la gaule... Les gardiens sont furieux, car ils voient que l'accès au réduit où se trouvent les pommes reste inviolé et que le tas de pommes diminue... Convocation de tous les prisonniers pour explication... et c'est là que ceux-ci s'exclament en chœur : « *mais c'est la faute à de Gaulle ! à de Gaulle !* ». Il faut dire que le mot « de Gaulle » était pour les geôliers le Satan suprême, la pire des insultes.

La préparation de la choucroute est un autre exemple de vengeance que les prisonniers préparaient à leurs patrons. Comme je l'ai dit plus haut, les prisonniers et les employés de la ferme ne voyaient pas souvent le grand patron, un dignitaire nazi, qui ne venait que de temps en temps en voiture avec chauffeur. Parfois, les prisonniers avaient comme travail imposé de préparer une grande bassine de choucroute pour ce patron, pour la fin de semaine. C'est ce qu'ils faisaient avec les produits de la ferme (pommes de terre, choux). Mais, avant de livrer la choucroute, ils urinaient tous dedans, chacun à tour de rôle... dans un but d'améliorer son acidité, il va de soi. Le lundi matin, ils venaient aux nouvelles : « *Alors cette*

choucroute, elle était bonne ? l'acidité était convenable ? ». La réponse : « *Jawohl, es war sehr gut !* » (= « oui, ce fut très bon ! ») était jubilatoire pour les prisonniers...

Les déplacements des prisonniers à l'extérieur de la ferme étaient limités, parfois chez le médecin ou le dentiste quand la nécessité l'imposait, ou au village. La période de repos était le dimanche, ce qui permettait parfois de rencontrer des prisonniers faisant partie d'autres Kommandos. C'est ainsi que dans une carte-lettre datée de septembre 1942, mon père écrit : « *J'ai été faire un tour chez Sallaberry Jacques, Beyris,...* ». Mon père parlait et écrivait correctement le français, ce qui n'était pas le cas de tous les prisonniers. C'est ainsi que le dimanche il lui arrivait d'écrire des cartes-lettres pour ses camarades, au point qu'il fut surnommé « le notaire ». On m'en a reparlé même à l'issue de ses obsèques en mars 1983, lorsque deux anciens camarades de captivité, Guilsou de Souraïde et Sallaberry de St Jean-de-Luz, sont venus nous adresser leurs condoléances.

Quelle était la nourriture à Gut Gernlinden ? C'était celle basique des habitants de la Bavière, avec toutes les restrictions qu'on imagine en période de guerre : des pommes de terre, de la bière. Mon père appréciait cette bière, noire disait-il, et nourrissante.

La population, les sympathisants nazis ou les autres, souffraient aussi des privations de la guerre, de plus en plus au fur et à mesure que l'Allemagne voyait perdre la guerre. Les employés de la ferme n'étaient pas nazis. D'ailleurs, le portrait de Hitler qui leur était imposé était rangé dans le grenier, et remis en place que lorsque le patron annonçait sa visite.

Mon père avait-il appris un peu d'allemand ? Je l'ai entendu dire qu'il était capable d'échanger, de communiquer un peu dans cette langue... C'est tout à fait possible après cinq années de contact avec la population locale.

Les nouvelles du Pays basque et leurs nouvelles au Pays basque.

Les envois de nouvelles aux familles sont strictement contingentés et codifiés, ce sont des cartes-lettres à espace limité ; j'en ai retrouvé quelques unes, enfouies dans un tiroir, à *Joanes-Ederraenia*, datant des années 1943 et 1944. Je les ai toutes retranscrites en Annexe 1. En revanche, je n'ai pas trace de courriers envoyés par la famille en Allemagne.

Qu'est-ce qui était important pour les prisonniers, d'après leurs courriers ? Assurément, les nouvelles de la famille, de la ferme (« *Avez-vous fait des regains ?* », « *Pourquoi avez-vous vendu cette génisse ?...* »)... mais aussi du village et de ses activités (les résultats de pelote y prennent une place importante). Les cartes-lettres se terminaient toujours de la même façon lancinante : « *Quand sera la fin ?* ». Aucune information sensible ne devait figurer sur ces cartes, car la censure veillait. Au plus, les prisonniers se permettaient-ils un ou deux mots en basque. J'ai entendu mon père dire que la censure était à Munich. De fait, quelques cartes portent un trait rageur : « *Baskisch !* ». Mais qui connaissait le basque à Munich ? Des linguistes ? Des prisonniers enrôlés pour cela ? Je ne sais pas. Toutes les cartes que j'ai retrouvées sont parées du tampon « *geprüft* » de la censure allemande

Dans ces cartes-lettres, mon père fait mention du journal basque *Eskualduna* et de *La Gazette de Biarritz* ; je ne sais pas dans quelle mesure ces journaux leur arrivaient. Il aurait été intéressant de connaître l'avis des prisonniers basques sur *Eskualduna* qui, dès 1940, avait pris des positions pro-allemandes et qui disparaîtra à la Libération...

Les prisonniers des Kommandos voisins, lorsqu'il leur arrivait de se retrouver le dimanche, échangeaient les informations reçues du Pays basque. Mon père écrivait chez lui, mais aussi chez les voisins ou parents, à *Abituenia*, à *Magnelania* (deux maisons du quartier Hasquette) à *Jauregia* (maison du quartier Celhay, liée par parenté). C'étaient les nouvelles venant des fermes d'origine qui étaient le plus commentées, par exemple de la part de mon père : « *Vous avez bien fait de vendre cette génisse* », « *Est-ce que les regains n'étaient pas grillés ?* », « *Est-il vrai qu'on a organisé des matchs de boxe à Hasparren ?* ». Certaines décisions prises dans les familles pendant la guerre ne seront connues qu'à leur retour. J'ai par exemple entendu mon père se lamenter du fait que pendant sa captivité son frère *Xemartin* ait abattu les derniers murs de la maison *Plumainia* au quartier Elizaberri (Hasparren), car il pensait, lui, en faire un abri... Les pierres servirent d'ailleurs à la réfection de la chapelle d'Elizaberri.

Peu ou pas d'allusions aux décisions politiques ou de guerre dans ces courriers. Toutefois, dans un courrier de juin 1943, mon père évoque « La relève »⁹ : « *La relève est incompréhensible !! On dirait que c'est pour irriter davantage les prisonniers...* » Les colis, voilà une chose qui avait de l'importance... Envoyés aux prisonniers par leurs familles, ils arrivaient plus ou moins intacts, prenaient souvent du temps à atteindre leurs destinataires... Ils servaient à améliorer l'ordinaire, étaient aussitôt partagés par tous les membres du groupe autour de la « popote ». Les saucisses sèches (*lukinkak*, *urinekoak*, etc.) étaient particulièrement appréciées. Des astuces permettaient de dissimuler des bouts de lettres, des canifs ou autres boussoles (pour les candidats à l'évasion) ; dans les haricots par exemple. Parfois, c'étaient des habits qui étaient demandés par les prisonniers. L'histoire suivante a été relatée par ma tante Héléne (*Elena*) qui, à l'époque, était à *Joanes-Ederraenia*. Mon père demande par courrier qu'on lui envoie un pantalon de travail... Héléne va dans un magasin du centre-ville de Hasparren, appelons-le F., pour en acheter un... On lui répond, avec une mine triste et désolée, qu'il n'y en avait pas en vente, « *eh oui c'est la guerre* »... Or, Héléne peut apercevoir, bien cachés derrière le comptoir, des pantalons... Depuis, Héléne ne retournera plus à ce magasin et, de fait, personne de ma famille n'ira jamais se servir dans cette boutique, y compris après la guerre. Nous avons la consigne, même par ma mère qui pourtant est arrivée à Hasparren après la guerre, de boycotter le magasin F., ce qui fut fait.

⁹ Les allemands pensent dès 1942 à la réquisition de force des travailleurs français pour le compte de l'Allemagne. P. Laval proposera « la relève », principe consistant à échanger trois ouvriers français partant travailler en Allemagne contre la libération d'un prisonnier français. Malgré les efforts de la propagande de Vichy, « La relève » fut un échec.

Le moral des prisonniers était-il affecté après ces mois et années d'incertitude ? J'ai entendu à ce sujet une conversation entre mon père et un autre ancien prisonnier de Macaye qui lui rendait visite. Mon père : « *Oui, le moral pouvait être bas, mais jamais au point d'être désespéré ...* », le visiteur : « *Il y a eu des moments où on n'en pouvait plus ; si j'avais eu un flingue sous la main, je me serais supprimé...* ».

Les évasions.

Comme dans tous les camps de prisonniers ou Kommandos, certains tentent de s'évader vers la France. Il y a ceux qui préparent leur évasion sans rien dire à personne et ceux qui en parlent à quelques uns de leurs camarades, parfois pour les inciter à les accompagner. Dans le Kommando de mon père, certains ont tenté l'aventure ; je n'ai retenu que le cas de l'un qui a réussi et en a informé ensuite ses co-détenus. Ce prisonnier, appelons-le Jean, avait préparé son projet sans en dire quoi que ce soit à ses camarades. Voici comment il opéra et réussit.

L'objectif était de traverser la frontière vers la Suisse. Aller en Autriche n'aidait pas puisque ce pays était sous contrôle allemand, et aller vers la France obligeait à traverser le Rhin, et qui dit fleuve dit ponts, donc des passages plus faciles à contrôler par les allemands. Le passage obligé vers la Suisse était aussi un pont... gardé, bien sûr. Pendant des semaines et des mois, mon père et ses camarades observèrent que Jean passait du temps au soleil et faisait tout pour acquérir un bronzage du corps bien prononcé. Le jour choisi, Jean s'évade en bicyclette... et arrive au fameux pont qu'il doit traverser coûte que coûte. Il avait mis un gros bouquet de fleurs sur le guidon, et c'est tout en sifflotant qu'il se présente au passage, le torse nu, ponctuant peut-être son arrivée d'un salut cordial... Le garde, croyant avoir affaire à un promeneur, le laissa passer sans rien demander... Jean fit savoir ces informations à ces co-détenus, par courrier sans doute.

Les bobards.

« Les bobards », c'est l'un des mots les plus fréquemment entendus de la bouche de mon père... C'est en effet comme cela qu'on appelait les nouvelles apprises lors de leur captivité, car rien n'était vraiment fiable et tout était souvent démenti plus tard. Il en était des prisonniers comme des habitants eux-mêmes, car ces derniers étaient soumis à la « propagande ». « *Alors, quels sont les bobards aujourd'hui ?* » était la question qui venait en premier le matin à la rencontre des gardiens. Un gardien autrichien, plus âgé que les autres, leur donnait quelques nouvelles... il vivait dans une peur bleue d'être envoyé sur le front russe. Mais les meilleures nouvelles, dans la deuxième moitié de la guerre, furent le bruit des canonnades au loin et celui, plus proche, des bombardements. La proximité du camp ainsi que la ville de Munich furent bombardées. Les prisonniers se réfugiaient comme ils le pouvaient ; mon père se recroquevillait dans un nid de poule, je l'ai entendu dire : « *Sortzian ere ez nintuan hain ttipia* » (= « *Même en naissant je n'étais pas aussi petit* »). Après les bombardements, ils étaient envoyés par camions à Munich pour déblayer.

La libération, le retour et la réadaptation.

Le camp de mon père fut libéré par les américains. Les avant-gardes américaines et russes se faisaient la course ; elles n'étaient pas tendres : des noirs du côté américain, des typés asiatiques ou mongols du côté russe. Ces derniers étaient particulièrement redoutés car ils tiraient... et discutaient après. Les prisonniers arrivaient à se faire connaître : « *Frantsuski, Frantsuski !* » était leur cri de ralliement, ou bien « *de Gaulle, de Gaulle !* » ; ce dernier cri opérait de façon magique. Les russes, aux dents couvertes de métaux (cela a continué bien après la guerre), raffolaient de montres, qu'ils arrachaient à tout le monde ; c'étaient pour eux des sortes de trophées, facilement transportables de surcroît.

L'oncle de mon ami Michel L.¹⁰ était prisonnier en Poméranie, il fut libéré par les russes, il racontait : « *J'ai réussi à conserver ma montre durant toute la captivité... pour me la faire piquer par les russes qui nous libéraient* ».

A la libération du camp, les prisonniers du Kommando de mon père partirent en camion cueillir le patron, le dignitaire nazi évoqué plus haut. « *On lui a fait sa fête* » ai-je entendu dire... Qu'est-ce que cela signifiait ? Une bonne rossée ? Ou plus ? Je ne sais pas.

Le retour vers Paris se fit par train. Au moment de traverser le Rhin, le train est immobilisé... seuls les rails sont demeurés intacts au-dessus du fleuve. Les prisonniers, qui avaient leurs pieds balançant à l'extérieur, les rentrent aussitôt... : « *Ce n'est pas la peine d'avoir sauvé notre peau jusqu'ici pour mourir maintenant !* ». De Paris à Bayonne le trajet se fait en train. Les familles et les voisins sont avertis du retour des prisonniers (par télégrammes, pour les familles). Des gamines, dont une voisine de la maison *Abituenia*, les accueillent à la gare avec des fleurs. Au quartier, pour mon père comme pour d'autres dans le même cas, les voisins scrutent autour de la maison pour l'apercevoir : « *Tiens... il est revenu* ». Mobilisé fin août 1939, de retour à la maison en mai 1945, ce sont donc 5 années et 9 mois que mon père a passés loin de chez lui.

D'autres n'eurent pas un retour aussi direct. L'oncle de Michel, dont j'ai parlé plus haut, resta prisonnier des russes six mois de plus, il revint en France via Mourmansk !

La réadaptation à Hasparren se fera vite : à la nourriture tout d'abord, la vie est néanmoins difficile pour tous, les tickets d'approvisionnement auront cours jusqu'en 1949 ; au climat ensuite, mais cela fut plus facile. Mon père garda pendant des années après son retour une grande résistance au froid, c'est ce que racontait ma mère, elle qui le voyait descendre les bidons de lait au portail en bas de chez moi, les matins d'hiver, en bras de chemise.

Le retour au foyer ne fut pas facile pour tous. L'oncle de Michel retrouve la fiancée qu'il avait laissée... mais elle est mariée ; après deux journées passées prostré dans sa chambre, il retourne dans les Vosges où il trouvera du travail et fondera une

¹⁰ Michel Lagan, originaire de Billère, avec qui je ferai le voyage en Allemagne en été 1971 (voir plus bas).

famille. Un autre cas, qui s'est produit à Cambo-les-Bains, est celui d'un prisonnier, qu'on avait annoncé mort, de retour chez lui et qui retrouve sa femme remariée.

L'idée pour beaucoup est de « repartir à zéro », expression que j'ai entendue fréquemment. Mon père fut par exemple sollicité par aller émigrer au Chili. Le courage ne leur manquait pas ; un des premiers travaux de mon père fut de défricher à la pioche (= *pikotzez*) un bout de terrain entre les maisons *Plumainia* et *Ihintzia* au quartier *Elizaberry*, ce qui avait impressionné les voisins. Plus tard, ce terrain sera vendu à la famille Lohiague pour la construction de leur maison. Un autre exemple illustrant cette volonté ou idée de « repartir à zéro » fut avec la destruction de tout ce qui était entassé dans les greniers de *Joanes-Ederraenia* avant guerre. Mon père brula beaucoup des ouvrages de mon grand-oncle Jean (*Manez*) Hiriart-Urruty qui s'y trouvaient (« *orgatara bat* », = « une charretée »), n'ayant pas conscience qu'ils pouvaient avoir de la valeur, ne serait-ce qu'historique.

Dans les archives municipales de Hasparren se trouve une photo de groupe tirée à l'occasion d'une fête en l'honneur des prisonniers de guerre revenus (le 16 décembre 1945). Environ 120 prisonniers y sont présents, mais il y en avait bien plus à Hasparren même.

Les associations de prisonniers après la guerre.

Les prisonniers de guerre de retour sont nombreux, nous l'avons déjà dit : plus de deux cents à Hasparren, des milliers dans le Département des Basses-Pyrénées ¹¹. Dans ce département, il y a deux sections, celle du Pays basque et celle de Béarn-Soule. Les associations de prisonniers de guerre sont très actives, je me souviens d'un de leurs logos, celui de la FNCPG je crois, comportant des fils de fer barbelés. La revue *Atchiki* était leur bulletin de liaison. Par exemple, le 14^{ème} congrès des anciens prisonniers de guerre du Pays basque, organisé à Hasparren en avril 1959, réunit 800 participants ! Des personnes, plus dévouées que d'autres, s'occupaient de recueillir les cotisations ; je me souviens de Pierre de la maison *Dorrea* (limite entre les quartiers Hasquette et Elizaberry) venant chez moi le soir, en vélo et avec une petite lampe d'éclairage, pour faire adhérer mon père, lequel le faisait, sans enthousiasme toutefois. Les réunions annuelles « d'anciens combattants prisonniers de guerre » (c'était leur dénomination) rassemblait beaucoup de monde. Les objectifs de ces associations étaient l'entraide bien sûr, mais aussi la reconnaissance de leur statut, la prise en compte de leur captivité dans le calcul des pensions de retraite, et le « pécule » (sorte de paiement différé venant en compensation partielle de toutes ces années passées en Allemagne).

A Hasparren, j'ai gardé le souvenir du docteur Jean Raté et de Beñadin Tellechea comme dirigeants de la section locale des anciens combattants prisonniers de guerre. Aux obsèques de mon père, B. Tellechea était venu m'expliquer pourquoi le drapeau des anciens combattants était présent, m'indiquant aussi qu'une plaque

¹¹ Ancienne appellation de Pyrénées-Atlantiques (64).

funéraire serait confectionnée (elle figure toujours sur la tombe de mon père ; de la part de FNCPG-ACTM : « *A notre camarade* »).

Les pèlerinages à Lourdes étaient l'occasion pour les anciens prisonniers de guerre de se rencontrer à nouveau ; ils avaient d'ailleurs un moyen habile de se retrouver : le terrain en face de la grotte était organisé comme un plan de l'Allemagne au sol, et les anciens prisonniers se rassemblaient stalag par stalag. Les contacts entre anciens prisonniers se sont poursuivis pour certains, à l'occasion de fêtes familiales (mariages par exemple) ou de village ; ce fut le cas pour mon père avec la famille Guilsou à Souraïde et la famille Sallaberry à St Jean-de-Luz.

Mon père avait un certain goût pour l'histoire. C'est ainsi que lorsque Henri Amouroux commença ses émissions radiophoniques sur l'histoire de la deuxième guerre mondiale, je les lui signalai ; il en écouta quelques unes en fin d'après-midi. Plus tard, j'achetai les dix volumes que H. Amouroux consacra à cette histoire de la deuxième guerre mondiale [8, 9] ; après les avoir moi-même lus, mon père les lit, mon beau-père également. Les deux me dirent que la présentation de H. Amouroux traduisait le ressenti qu'ils avaient eux-mêmes de cette période. A cet égard, j'ai cru ressentir qu'on pouvait être pétainiste au début de la guerre et gaulliste à la fin, comme l'indiquent les titres des livres de H. Amouroux. « *Pétain-ek Alemanak atxiki !* » (= « *Pétain a retenu les allemands !* ») était l'impression que mon père, comme d'autres soldats au moment de leur arrestation, avait retenu de Pétain. A la fin de la guerre, comme nous l'avons déjà dit plus haut, « *de Gaulle* » était le mot magique associé à la résistance et à la victoire.

Mon père a-t-il gardé un ressentiment vis-à-vis des allemands ou de l'Allemagne ? Pas vraiment... Pour autant, dans les années d'après-guerre, il n'a jamais envisagé de retourner revoir son lieu de détention... A vrai dire, ces gens-là ne voyageaient pas. C'est moi qui ferai ce voyage en 1971 (voir plus bas).

Il avait néanmoins le sentiment d'avoir perdu cinq années, qui plus est cinq années de sa jeunesse. A ajouter bien sûr à la période de service militaire. Cela se traduisit de la manière suivante. Quand, à mon tour, j'ai eu à faire le service militaire, j'ai repoussé l'appel plusieurs fois et ai été sursitaire jusqu'au maximum des possibilités. Avant les convocations où il fallait motiver les demandes de sursis, mon père me disait à chaque fois, sous forme de boutade : « *Aski duk erraitia nik egina dutala bientzat* » (= « *Tu n'as qu'à dire que moi je l'ai fait pour les deux* »). Finalement, je n'ai pas fait de service militaire, mais pas pour cette raison.

Pendant les années 1960, j'ai vu des allemands venir à Hasparren revoir des prisonniers qui avaient été chez eux. Ils logeaient habituellement à l'hôtel *Berria*, leur visite était largement commentée le dimanche à la sortie de la messe.

Mon voyage en Allemagne (été 1971).

Nourri par toutes ces anecdotes entendues pendant mon enfance et mon adolescence, je décidai en été 1971 d'aller en Allemagne retrouver la ferme où avait séjourné mon père. Hormis quelques incursions au pays basque espagnol, c'était mon premier voyage à l'étranger, à vrai dire mon premier grand voyage puisque je

n'étais jamais allé à Paris par exemple. Avec mes premiers salaires qui venaient de ma fonction de professeur à mi-temps dans un lycée de Pau (tout en continuant en quatrième d'année d'études scientifiques), j'avais acheté une petite voiture, une Fiat 850 d'occasion. Donc, avec mon ami Michel L. de Billère et une petite tente de camping, nous partîmes vers la Bavière. Non sans quelque inquiétude chez les parents de Michel, car un peu d'essence fuyait de la voiture. La seule documentation dont je disposai pour atteindre le but de mon voyage était une petite photographie de la gare de Gernlinden.

Après avoir campé à Munich et visité le chantier du stade olympique (les jeux olympiques de Munich étaient organisés l'année suivante, en 1972), nous nous dirigeâmes vers Maisach, Olchingen et Gernlinden. « Gut Gernlinden » signifie un grand bien se trouvant à Gernlinden. J'avais appris deux phrases en allemand : « *Mein Vater war Kriegsgefangenen hier, sein Name war Bernard, ich bin sein Sohn...* » (= « *Mon père fut prisonnier de guerre ici, son nom était Bernard, je suis son fils...* »). Une vieille dame de la ferme vers qui on nous avait dirigés écoute cette phrase et éclate en sanglots... J'ai vraiment regretté de n'avoir pas été capable d'échanger avec elle en allemand. A mon retour, mon père l'identifiera sur les photos comme étant « la femme du chauffeur ». Quelques photos de la ferme furent prises. Quarante ans après, une recherche sur Internet conduit à Gut Gernlinden, et la ressemblance avec la ferme d'alors est frappante. A mon retour, les photos furent montrées à mon père, qui reconnut plusieurs endroits ; quelques unes sont présentées en Annexe 4.

Sur le chemin du retour, nous nous arrê tâmes dans les Vosges où l'oncle de Michel avait fait souche ; ce fut l'occasion d'échanger à nouveau sur la captivité des prisonniers de guerre en Allemagne.

En descendant vers le Pays basque et le Béarn, nous nous sommes arrêtés à Toulouse. Mon père avait en effet un très bon ami de captivité à Lavaur (dans le Tarn, à environ 60 km de Toulouse). Nous lui téléphonons, expliquons qui nous sommes... Il nous invite immédiatement à dîner chez lui avec sa femme. Ce dîner à Lavaur fut un grand moment de notre voyage. Naturellement, ce monsieur n'avait jamais revu mon père depuis la fin de la guerre, et ne le verra pas non plus par la suite. Ayant bien mangé et bu, j'ai gardé le souvenir d'un retour « difficile » vers un camping de Toulouse ; fatigués, nous n'ouvrons même pas notre tente et dormons à la belle étoile.

Mes contacts professionnels m'ont parfois amené en Allemagne, mais je ne suis jamais retourné depuis à Gut Gernlinden et ses environs.

Du XX-ème au XXI-ème siècle.

S'il y a un siècle où on s'est bien « tapé dessus », c'est bien le XX-ème siècle... : la terrible première guerre mondiale, la deuxième guerre mondiale (conséquence indirecte de la première), les guerres coloniales dont la guerre d'Algérie.

On a parfois du mal à imaginer combien la première guerre mondiale fit des morts partout en France, dans les plus petits villages. Quand je visite un village, il

m'arrive parfois de jeter un coup d'œil au monument aux morts... il y a toujours une liste des jeunes morts à la guerre ; c'est d'ailleurs pour moi une manière d'appréhender les noms de famille du coin. A Hasparren comme ailleurs, nous avons eu l'occasion de côtoyer pendant notre enfance des anciens combattants de la première guerre mondiale. A *Joanes-Ederraenia*, deux voisins venaient régulièrement donner un coup de main aux travaux des foins : *Joanes* de la maison *Malexiatea* et *Cachaï* (ou *Kaxaï*) de la maison *Magnelania*. Comme dans le cas de mon père, ils leur arrivaient de parler de leurs souvenirs de guerre pendant les pauses-goûters de l'après-midi. Je crois que j'ai appris de *Joanes* la bataille des Dardanelles... Y était-il allé ? Je ne m'en souviens plus de manière sûre ¹². Quant à *Cachaï*, il avait fait les quatre années de première guerre mondiale juste après avoir terminé ses années de service militaire ; ce furent donc six ou sept ans de sa jeunesse sans revenir chez lui... Avaient-ils conscience ou le désir de « servir et défendre la France » ? J'ai quelques doutes...

Une génération après, ce fut au tour de la deuxième guerre mondiale ; j'en ai évoqué un des aspects dans ce texte.

Après viendront encore d'autres guerres, celle d'Algérie notamment. Là encore, les jeunes du Pays basque seront déracinés pendant de longs mois et années. J'ai connu dans ma famille des appelés à la guerre d'Algérie : leurs courriers adressés d'Algérie, les visites à la maison en uniforme, leurs retours (et problèmes pour certains) sont restés gravés dans ma mémoire.

Etant d'une quinzaine d'années plus jeune, je suis le premier de la suite à n'avoir pas été happé par une guerre. On peut imaginer qu'il n'y aura désormais plus de guerres du type de celles du XX-ème siècle en Europe. Les jeunes européens échangent beaucoup plus les uns avec les autres, et c'est à mon sens un des meilleurs remparts contre les guerres. Reste que les théâtres de guerre se sont déplacés, et que des affrontements continuent ailleurs de par le monde. Et qui dit guerre dit prisonniers, déportés, morts... comme dans le cas de cette deuxième guerre mondiale que nous avons brièvement évoquée dans le présent texte.

Références.

1. Y. Durand, **Prisonniers de guerre dans les Stalags, les Oflags et les Kommandos, 1939-1945**. Hachette Littérature (1994).
2. **Béarnais en captivité, 1939-1945 : récits et témoignages**. Association Mémoire Collective en Béarn (1993).
3. R. Devaux, **Treize qu'ils étaient. La vie des prisonniers de guerre chez les paysans de basse Bavière 1940-1945**. Récit autobiographique (2002).
4. F. Claudel, **La Drôle de guerre et mémoire de 5 ans de captivité au Stalag VIIA**. Récit autobiographique de mon père. Société des écrivains (2010).

¹² Bataille des Dardanelles (1915-1916), sur la péninsule Gallipoli : le but des Alliés était de s'emparer de la mer de Marmara pour pouvoir assiéger Istanbul ; des troupes françaises y participèrent.

5. N. Cariou, **De la capture à la réinsertion des prisonniers de guerre du Finistère (1940-1946)**. Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Bretagne Occidentale, Brest (2005).
6. G. Boyer, **Les prisonniers de guerre du Loiret et leurs familles (1940-1945)**. Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Paris I (1979).
7. J.-C. Catherine (sous la direction de), **La captivité des prisonniers de guerre 1939-1945**. Histoire, art et mémoire. Pour une approche européenne. Presses universitaires de Rennes (2008).
8. H. Amouroux, **La grande histoire des français sous l'occupation** (en 9 volumes), Editions Robert Laffont (1976 à 1991).
9. H. Amouroux, **La grande histoire des français après l'occupation**. Editions Robert Laffont (1993).
10. R. Overy, **1939 : Demain la guerre**. Editions du Seuil (2009).
11. P. Ipuay, **Hasparren dans la guerre 1939-1945**. Documents aux archives municipales de Hasparren.
12. J.-B. Mendiboure (1922-1949). Témoignages écrits divers (c/o Beñat Cuburu-Ithorrotz).
13. R. Caron, **Les oubliés de 39-45**. Film-documentaire produit par France3-Ouest (2002).

Remerciements.

Je voudrais remercier les personnels des archives qui m'ont aidé avec bonne volonté à la recherche de documents, en particulier Beñat Cuburu-Ithorrotz (membre de la commission Histoire de Hasparren) qui m'a ouvert les portes des archives historiques de la mairie de Hasparren. Mes remerciements également à Guy Triquard pour la mise en forme de photos parfois fort anciennes.

Certains faits relatés dans le texte demandent peut-être à être corrigés ou complétés ; s'il en informé, c'est bien volontiers que l'Auteur apportera les amendements correspondants.

Annexe 1. Extraits de lettres-cartes (*Postkarte*) envoyées chez lui
par Beñadin Hiriart-Urruty (*Kriegsgefangenenpost*)

Les lettres-cartes sont transcrites, telles quelles. Seule la ponctuation a pu être parfois ajoutée. On notera le style télégraphique (l'espace d'écriture étant très limité) et quelques basquicisms, ce qui est normal pour quelqu'un qui manie plus volontiers le basque. J'ai ajouté dans les corps de lettres les traductions des quelques mots en basque qui s'y trouvaient.

Goraintzi = salutations que l'on transmet.

Dominiché ou Dominissé, Panpialé, sont des prénoms de voisins de *Joanes-Ederraenia*.

Latsaldea, Magnelania, Abituenia (au quartier Hasquette), *Jauregia* (au quartier Celhay), sont des noms de maison.

Le 12 septembre 1942 (?)

Bien chers frère et sœur,

Brièvement deux mots pour vous rassurer de ma bonne santé. Aujourd'hui j'ai été faire un tour chez Sallaberry Jacques, Beyris, etc. Ils ne sont pas loin de nous. Après trois ans, on avait de quoi raconter. Ils travaillent dans des petites fermes et ne sont pas mieux que nous. Dans ma prochaine, je dirai plus long. En attendant, affectueux *goraintzi*.

Bernardin.

Le 13 juin 1943

Bien chère sœur,

Faute de carte, je n'ai pas pu écrire dimanche dernier. Voici le résumé de la quinzaine. Cette semaine j'ai reçu une lettre du 25 mai et la semaine précédente le colis du 15 mai. L'une et l'autre m'ont réjoui ! A propos de libération, je ne crois pas comme toi ! La relève est incompréhensible !! On dirait que c'est pour irriter davantage les prisonniers. L'espoir persiste que le beau jour ne pourrait tarder ?? En attendant je t'embrasse bien affectueusement. *Goraintzi* et courage à tous.

Bernardin.

Le 15 août 1943

Bien chers frère et sœur,

Dimanche dernier je n'ai pu écrire faute de carte. Voici le résumé de la quinzaine. La semaine dernière une carte et dernièrement le colis du 20 juillet. Comme d'habitude tout le contenu était intact. D'après la carte je crois que la sécheresse persiste toujours. Serait-il possible que le regain aussi soit grillé ? Quant à (*illisible*), vous avez eu une très bonne idée de changer contre une génisse. Cette semaine j'ai expédié un mandat de 100 0 fr., j'espère que c'est *azkena* (= le dernier) ! Ici le moral est bon *berri onak* (= des bonnes nouvelles). Une fois de plus je vous quitte en vous embrassant bien fort. *Goraintzi*.

B.

Le 29 août 1943

Bien chers frère et sœur,

Le petit mot pour vous rassurer que ma santé se maintient toujours, Dieu merci ! En plus je viens de recevoir le colis du 4 août. Comme toujours il a été le bienvenu. Le contenu intact et *berriak ausarki* (= des nouvelles en pagaille). Ici le moral est bon et l'espoir persiste qu'on se reverra bientôt, *plazer badute* (= si tel est leur bon plaisir) ! Vraiment il serait temps que tout cela finisse, aujourd'hui quatre ans que j'étais parti ! Au plaisir de vous lire et affectueux *goraintzi* et à bientôt.

Bernardin.

P.S. Est-ce qu'à *Latsaldea* et à *Jauregia* mes cartes sont arrivées ?

Le 10 octobre 1943

Bien chère sœur,

J'ai bien reçu la lettre du 22 septembre, avec plaisir d'avoir de vos nouvelles qui me sont toujours précieuses. Quant à moi aussi je suis toujours bien portant, Dieu merci ! Dans une précédente carte, je t'ai déjà dit que j'avais eu l'occasion de voir Sallaberry, il m'a promis de venir me voir. Quant à Dominissé, j'ai reçu sa lettre et je lui ai écrit une carte. Ne voyant rien à ajouter, je te quitte comme toujours avec grand espoir de t'embrasser bientôt. En attendant, *goraintzi* à tous.

Bernardin.

Le 31 octobre 1943

Bien chers frère et sœur,

Brièvement deux mots pour les faits de quinzaine. Dimanche dernier j'ai voulu écrire à Sallaberry le *Donibandar* (= le luzien). La semaine précédente j'avais reçu une lettre du 5 octobre et une carte du 18 septembre. Je ne peux pas comprendre l'attitude de *Dominiché*... Aujourd'hui on a reçu les étiquettes du mois de décembre en prévision de l'arrêt des colis ce mois. Je crois inutile de vous dire, pensant que vous serez avisés de ces délais pour ces envois. Je vous quitte comme toujours au plaisir de vous lire et, surtout, de pouvoir vous embrasser bientôt. *Goraintzi*.

Bernardin.

Le 30 novembre 1943

Bien chers frère et sœur,

Je viens de recevoir la carte du 1^{er} novembre ; heureux d'avoir de vos bonnes nouvelles. Dimanche dernier j'ai eu la visite de Sallaberry et Beyris. Naturellement on a parlé des nouvelles de Hasparren. J'ai su que le jour de la kermesse les anciens prisonniers n'avaient pas froid. Est-ce vrai que pour terminer la fête il y a eu un match de boxe ? Quant à *Dominiché*, j'ai bien écrit comme il convenait. A la prochaine, je tâcherai d'écrire plus long. En attendant, je vous embrasse bien fort. *Goraintzi* à tous.

Bernardin H.U.

Le 23 janvier 1944.

Bien chers frère et sœur,

Aujourd'hui j'aurais voulu avoir une lettre pour écrire, cette semaine ayant reçu la lettre du 22 décembre et le colis du 30 décembre. Cette fois rien ne manquait ! Et aujourd'hui les haricots avec saucisses, *gorri-gorria* ! (= bien rouge) et le (*illisible*) ont eu du succès... Certes je n'ai pas à me plaindre, vous me gâtez réellement. La prochaine fois, je tâcherai d'écrire plus de détails. J'ai vu la liste des pelotaris dans l'Eskualduna et, en plus, j'ai abonné la Gazette de Biarritz. Comme toujours bon espoir et affectueux *Goraintzi* !

B.H.U.

A bientôt.

12 mars 1944

Bien chers frère et sœur,

Deux mots seulement pour vous dire que la santé se maintient toujours. Sur ma dernière lettre j'ai déjà dit que j'avais bien reçu tous les colis en bon état et le contenu entier, à part les deux plaques de chocolat. En ce moment je me doutais si c'était oublié ou volé, mais depuis mes copains ont eu la même surprise. Chocolat et cigarettes, c'est ce qui les intéresse le plus ! A propos de voir Goyhenetche, il m'est impossible, n'ayant pas le droit de sortir que sur un certain rayon. Sallaberry m'avait déjà dit qu'il était complètement découragé. Est-ce que Camou et Natifa envoient toujours des nouvelles ? Sont-ils dans des fermes ? Aujourd'hui j'ai écrit une carte à *Magnelania*. Vous me direz s'ils l'ont reçue. Autrement ici le moral est toujours le même. Mais c'est maintenant que l'hiver se fait sentir. On travaille dans un bois, la neige jusqu'aux genoux. Je me rappellerai toujours des hivers en Allemagne ! Quelle différence avec le climat de chez nous ! Pour aujourd'hui je termine dans l'attente de lire vos bonnes nouvelles *ilharien barnian* (= dans les haricots), et en pensant au bonheur de vous revoir bientôt.

En attendant *goraintzi* et à bientôt. *Goraintzi* à *Panpialé*.

Bernardin H.U.

Le 6 août 1944

Bien chers frère et sœur,

Au retour des champs je prends mon crayon pour vous rassurer de ma bonne santé. Seulement je suis toujours privé de vos nouvelles. Cette semaine quelques copains ont eu des colis du mois de mai, ce qui prouve que tout le courrier a du retard. Pour cette fois encore je vous laisse au plaisir de vous lire. J'espère bien bientôt et surtout avec grand espoir que le beau jour est proche. En attendant affectueux *goraintzi*, *fite akabo* (= vivement la fin) !

Bernardin.

Le 20 août 1944

Bien chers frère et sœur,

Aujourd'hui encore j'écris ces deux mots sans avoir eu de vos nouvelles. Seulement cette semaine j'ai causé avec certains copains de la région qui m'ont un peu rassuré. Soit disant qu'eux aussi étaient depuis quelque temps sans nouvelles des leurs. Je vis toujours dans la crainte de recevoir une mauvaise nouvelle. Je termine dans l'attente de vous lire, et en même temps avec bon espoir que le beau jour est proche. Affectueux *goraintzi* et à bientôt.

Bernardin.

Date (*illisible*). Lettre en mauvais état.

... Deux mots pour vous dire que la santé se maintient...X dernier, j'ai reçu le colis de (*illisible*), quel colis celui-là ! Aujourd'hui midi j'ai entamé le lapin avec le (*illisible*). J'ai trouvé délicieux. Un pareil repas remet le cœur en place ! Maintenant je cuisine tous les jours. Le soir, on quitte le travail à 5 heures et aussitôt je fais la soupe. Pommes de terre, carottes, haricots, etc., enfin bonne soupe. Car ce qu'on nous donne ici est presque toujours immangeable. Le reste à l'avenant. Mais grâce à mes colis je ne souffre pas. Maintenant, pour changer de propos, je suis content de savoir que la récolte de maïs a été bonne, je pense que *Panpialé* a dû apprécier. D'ailleurs vous faites très bien de ne pas laisser tomber pour le blé. Il doit être en germe en ce moment. En plus, lequel de ses fils est champion cette année ? J'ai su sur le journal (*illisible*) *Panpialé* (*illisible*) obligé de suivre avec la valise sur les places. Pour aujourd'hui je vous quitte avec le bon espoir de vous revoir bientôt. En attendant, *igor berriak hola hola* (= continuez à m'envoyer des nouvelles comme cela même). Le beau jour approche. Affectueux *goraintzi* de même qu'à *Panpialé* et *Cachaï*.

Bernardin H.U.

Annexe 2. Famille de Beñadin Hiriart-Urruty (1909-1983)

Les parents :

Jeanne Esponda, décédée le 3 septembre 1940, à l'âge de 65 ans. Mon père était alors dans sa première année de captivité.

Baptiste dit Jean-Pierre Hiriart-Urruty (1869-1919). Marié à Jeanne Esponda en 1899. Il est mort de grippe ou de fièvre alors que mon père n'avait que 9 ans.

Le frère et la sœur :

Saint-Martin (*Xemartin* ou *Zemartin*) (1901-1976), marié à Marie-Léonie Harispuru en 1946.

Hélène (1911-1981), mariée le 24 octobre 1946 à Jean-Baptiste Lahirigoyen.

L'épouse :

Bernardin (*Beñadin*) Hiriart-Urruty s'est marié à Gréciette (Mendionde) le 17 octobre 1946 avec Elisabeth Pochelu (1917-1998).

Les enfants :

Jeanne, née le 24 mai 1948.

Jean-Baptiste, né le 27 décembre 1949.

Anne-Marie, née le 5 février 1954.

Catherine, mort-née le 25 novembre 1959.

Annexe 3. L'environnement de *Joanes-Ederraenia* à Hasquette

L'environnement de *Joanes-Ederraenia* avant la deuxième guerre mondiale, comme les années qui ont suivi, explique les préoccupations que mon père a pu manifester dans ces courriers et les noms qu'il y citait. Comme cela a été évoqué plus haut, la polyculture de survivance dans cette petite propriété est maintenue avec les membres de la famille mais aussi grâce aux échanges avec le voisinage. Il y avait essentiellement deux directions d'échange : vers la vallée d'Hasquette (avec les maisons *Latsaldia*, *Magnelania* et *Abituenia*), et vers le quartier Elizaberri (avec les maisons *Malexiatea*, *Bartzalundea*, *Dorrea*, *Koletenia*, jusqu'à *Bihotxenia*). Une partie des terres de *Joanes-Ederraenia* se trouve en effet dans le quartier Elizaberri (les terrains de *Plumainia*).

Le versant vers la vallée, avec *Abituenia* et *Latsaldea*, a la particularité que les familles de ces maisons ont des liens de parenté avec celle de *Joanes-Ederraenia* ; pendant longtemps à Hasquette, les Hiriart-Urruty étaient à *Joanes-Ederraenia* ou à *Abituenia*.

Les relations avec *Abitunia* étaient très étroites.

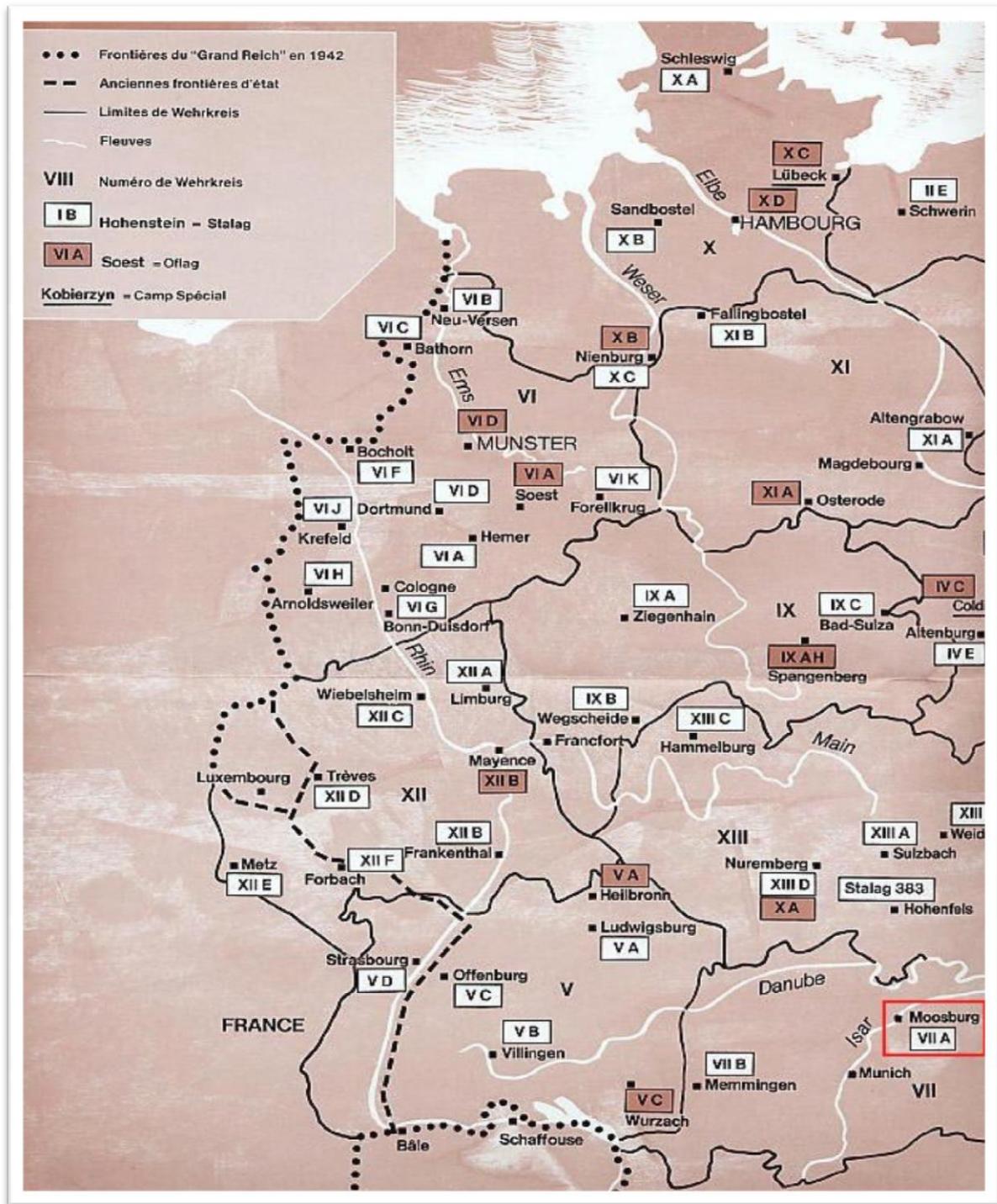
A *Abituenia*, le père, Jean-Pierre Hiriart-Urruty (1896-1971), est celui qui est dénommé *Panpialé* dans les cartes-lettres de captivité de mon père. Parmi ses fils, Ernest et Jean-Baptiste, qui travaillaient dans des usines de chaussures, venaient souvent, après le travail d'usine, donner un coup de main aux travaux des champs. Ceci était après la guerre, car pendant la guerre ils étaient encore adolescents. Moi-même, je suis né un soir de fin décembre, alors que mon père participait à un *tripota pesta* (= repas de cochonnailles) à *Abituenia* ; le domestique était allé à *Abituenia* chercher mon père ainsi qu'Elixabet, la femme de Panpialé, qui jouait le rôle de sage-femme dans le quartier.

En montant vers le quartier Elizaberri, il y avait successivement les maisons *Malexiatea* (familles Etchessahar et Etchebaster), *Bartzalundea* (famille Haristoy, locataire de la famille Mathieu), *Dorrea* (famille Etchart) et *Koletenia* (famille Lohiague). Comme souvent à Hasparren, ces familles vivaient du travail à l'usine de chaussures, qu'elles complétaient avec un peu de polyculture (et, parfois, une ou deux vaches). Les familles de *Malexiatea*, *Bartzalundea*, *Dorrea*, vinrent régulièrement, et ce pendant des années, chercher le lait le matin à *Joanes-Ederraenia*. Les adultes, hommes comme femmes, apportaient leurs aides aux travaux des champs, notamment l'été.

Ont été évoqués lors de mon récit les noms de *Joanes* (de *Malexiatea*), de *Kaxaũ* (de *Magnelania*) et de *Beñadin Lohiague* (de *Koletenia*). Je reviens un peu sur ce dernier ici. B. Lohiague et sa famille habitaient d'abord la maison *Koletenia*, avant de construire une maison entre le terrain *Plumainia* et la maison *Ihintzia*. B. Lohiague était un homme jovial, ami de mon père bien qu'il fut plus jeune ; il venait souvent aider aux travaux des champs, plus particulièrement lorsque ceux-ci concernaient *Plumainia*. J'ai encore nettement en mémoire cet homme solide, chauve, travaillant

dehors toujours en tricot de peau. Lors des soirées où il restait souper à *Joanes-Ederraenia*, avec d'autres travailleurs de la journée, il aimait converser et évoquer la période la deuxième guerre mondiale. Lui-même, réquisitionné (pour les chantiers Todt ou STO) s'était enfui vers l'Espagne avec d'autres jeunes du village. Des lettres aux archives municipales de Hasparren font état de demandes d'informations des autorités allemandes à propos de ces jeunes qui ne se sont pas rendus aux convocations : une réponse de la mairie de Hasparren d'avril 1943 indique que « *B. Lohiague avait quitté la commune pour une destination inconnue* » ; une autre signale « *Ils ont dit aux parents qu'ils allaient en Allemagne...* ». J'ai entendu B. Lohiague parler des séquelles de la guerre sur sa santé comme sur celle de certains de ses camarades. Il est mort encore jeune (45 ans).

Annexe 4. Quelques photos



Carte d'une partie des stalags en Allemagne.
 Stalag VII A à Moosburg en Bavière (en bas à droite).



Le quartier Hasquette de Hasparren (Pays basque, département des Basses-Pyrénées), en allant de Hasparren à Bayonne, dans le premier tiers du XX-ème siècle. En haut à gauche, on aperçoit la maison *Joanes-Ederraenia* à flanc de colline, avec un chemin courbe d'accès par la route d'en bas.

(Datum) 23. Juli 1940

Franzen

1147

Zu- und Abgänge

des **Kriegsgefangenen-
Internierten:**

Stalag VII A X

Lagers

Moobling

Meldung Nr. *464/40* über *100 Gef.*

*Neu-
Zugänge*
= 100 Mannsch.

*2. P. 10. 8. 40.
M. P. 11. 8.
100*

Bemerkungen:

1. Die Liste ist zugleich die Meldung über die ausgegebenen Erkennungsmarken.
2. Die Abgänge sind hinter den Zugängen geschlossen einzutragen.
3. „Matrikel-Nr.“ = Nr. der Stammrolle usw. des Kr.Gef. in seinem Heimatlande.

1. An Rotes Kreuz in Gent ab *12. Aug. 1940*

2. An *Infanterie* ab *12. Aug. 1940*

3. An *W. A. K.* ab *8. Aug. 1940*

4) *Voll verkartel 12. 8. 40* *100. Grenk.*

5) *Selzen 15/8 40* *Hause* *5. Grenk.*

An die
„Wehrmachtauskunftstelle für Kriegerverluste
und Kriegsgefangene“

Berlin

Staats- an- gehörig- keit	Nr. der Er- tennungs- marke	Name	Borname	Geburts- tag	Geburts- ort	Bor- name des Vaters	Famili- name der Mutter	Name und Anschrift der zu benachrichtigenden Person
1	2	3	4	5	6	7	8	9
Frank- reich	Stalag VII/A 25791	Sallaberry	Jacques	19.1. 1917	St.Martin Barberc	Domini- -que	Sondo	Frau:Mme. Sallaberry Jacques HASPAREN (Basses Pyrénées)
dito	dito 25792	Petitfourc	Jean	14.12. 1917	Breu- vannes	Jules	Noel	Frau:Mme. Petitfourc Denise ANDILLY (Haute Marne)
dito	dito 25793	B e y r i è s	André	7.5. 1909	Brisous	Jean- Baptiste	Semi- courbe	Frau:Mme. André Beyriès Quartier Peignat HASPAREN (Basses Pyrénées)
dito	dito 25794	Amestoy	Jean	24.1. 1909	Rasprens	Jean	Deurrels	Mutter:Mme.Vve. Amestoy à RASPARENS Quartier Seley (Basses Pyrénées)
dito	dito 25795	Hiriarturruty	Berna- din	23.2. 1909	Masprens	Jean-Espande Pierre		Mutter:Mme. Hiriarturruty Jean-Pierre HASPAREN (Basses Pyrénées)
dito	dito 25796	Lasalde	Joseph	2.5. 1909	Mendaye	Sébas. tien	Ithurria	Frau:Mme. Lasalde Joseph à ST.PEE SUR NIVEL (Basses Pyrénées)
dito	dito 25797	Etcheverry	Domini- que	3.8. 1910	kein Ge- burtsort unbkt.	Etcheverry		Frau:Mme. Etcheverry HASPAREN (Basses Pyrénées)
dito	dito 25798	Guilsou	Raymond	21.6. 1910	St.Pée	Jean	Chavert	Vater:Mr. Jean Guilsou ST.PEE SUR NIVELLE (Basses Pyrénées)

Compte-rendu de capture (archives de l'armée allemande). Page 2 gauche.

Dienstgrad	Truppenteil (m. Rp. ufm.)	Matrifel- Nr.	Ort und Tag der Befangennahme	Berwundungen, Verletzungen, Tod (Beerdigungsplatz)	Bemerkungen (z. B. Zugänge von anderen Lagern, bei Fluchtversuch oder Meuterei erschossen)
10	11	12	13	14	15
Soldat 2.Klasse	9. B.C.P. 2.Komp.	555 Bayonne	Künheim 16.6.1940	Gesund	Zugang am 23.6.1940 aus Stalag V/A!
Soldat 2.Klasse	10.R.I.F. C.A.1.	449 Clermont	Raedersheim 17.6.1940	dito	dito
Caporal	9. B.C.P. 2.Komp.	1351 Bayonne	Urchenheim 16.6.1940	dito	dito
Soldat 2.Klasse	9. B.C.P. 2.Komp.	1346 Bayonne	Widensohlen 16.6.1940	dito	dito
Soldat 2.Klasse	9. B.C.P. 2.Komp.	1368 Bayonne	Urchenheim 16.6.1940	dito	dito
Soldat 2.Klasse	9. B.C.P. 2.Komp.	690 Bayonne	Widensohlen 16.6.1940	dito	dito
Soldat 2.Klasse	9. B.C.P. 2.Komp.	1535 Bayonne	Biesheim 17.6.1940	dito	dito
Soldat 2.Klasse	9. B.C.P. 2.Komp.	1039 Bayonne	Urchenheim 16.6.1940	dito	dito

Compte-rendu de capture (archives de l'armée allemande). Page 2 droite.



La propriété *Gut Gernlinden* tel qu'elle devait être vers 1940.



Prisonniers basques en Allemagne.
Beñadin Hiriart-Urruty est le premier à partir de la droite.



Façade d'une des maisons principales de *Gut Gernlinden*. En bas à gauche, Jean-Baptiste Hiriart-Urruty, lors de son voyage en Bavière en août 1971.



Baraque où étaient enfermés les prisonniers (photo de 1971).



Autre vue de la baraque où étaient enfermés les prisonniers.
En bas à droite, la « femme du chauffeur », évoquée dans le texte (*cf.* récit du voyage
d'août 1971).

Italia Settentrionale Norditalien	Kriegsgefangenenpost Corrispondenza dei prigionieri di guerra Postkarte Cartolina postale An <u>25.8.1920</u> <i>Bis. 1920</i>
Italia Meridionale Suditalien	
Cancellare parole non riguardanti Nichtzutreffendes streichen	

Gebührenfrei! Franco di porto

Absender: Mitteute
 Vor- und Zuname: *Hiriart-Urruty Beñadín*
 Nome e cognome
 Gefangenennummer: *25495*
 Numero del prigioniero
 Lager-Bezeichnung: *A. 5. 795*
 Designazione del campo **siehe Rückseite**
 vedi retro
 Deutschland (Germania)

Empfangsort: *Hazparran-Hazquetta*
 Località di destinazione
 Straße: *Quercus-Strasse*
 Via
 Landesteil: *Bordeaux*
 Provincia *France*

Kriegsgefangenenlager M.-Stammlager VII A Datum: *15. August 1920*
 Camp des prisonniers date

*Bien bon jour et bonne nuit comme d'habitude je n'ai pu écrire plus
 de carte hier le samedi de la quinzaine la somme d'une carte
 et d'habitude le coût de la quinzaine comme d'habitude tout
 le contenu est inclus et après la carte je vois que le prochain
 période toujours, peut-il possible que le prochain aussi soit
 qu'elle, quand à moi vous avez un très bon idée de changer
 cette une quinzaine, cette somme je l'expédie en attendant de
 savoir j'espère que c'est confirmé si elle n'est pas bon car
 une fois de plus je vous envoie un bon embrassement de la part de Gerardo B.*

Exemple de lettre-carte envoyée par Beñadin Hiriart-Urruty à sa famille.

Kriegsgefangenenpost
Correspondance des prisonniers de guerre

Bes. Gebiet
STAL. G. M. H. A. G. P. R. U. K.

Mexico Hiriart-Urruty

Besetztes Gebiet Südfrankreich
Territoire occupé France méridionale
Nichtzutreffendes streichen
Biffer les mentions inutiles

Gebührenfrei Franc de port!

Empfangsort: Harspanen - Harquette
Lieu de destination

Straße: Quai de Commerce
Rue

Kreis: B. P. P. C. C. C.
Arrondissement

Landesteil: France
Dépt.

Deutschland (Allemagne)

Absender:
Expéditeur:
Vor- und Zuname: Hiriart-Urruty Beñadin
Nom et prénom

Gefangenenummer: 25705 A 1. 199
No. du prisonnier

Lager-Bezeichnung: M.-Stamm-lager VII A
Designation du camp

Autre exemple de lettre-carte envoyée par Beñadin Hiriart-Urruty à sa famille.



Jean-Baptiste Hiriart-Urruty (21 ans), avec sa Fiat 850 devant sa maison *Joanes-Ederraenia* à Hasquette (Hasparren), en partance pour la Bavière (Août 1971).



La propriété *Gut Gernlinden*, telle qu'elle apparaît sur un site web en 2011.